

Rafales Un spectacle haut en couleurs

David Lonergan

Numéro 142, hiver 2008–2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1436ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

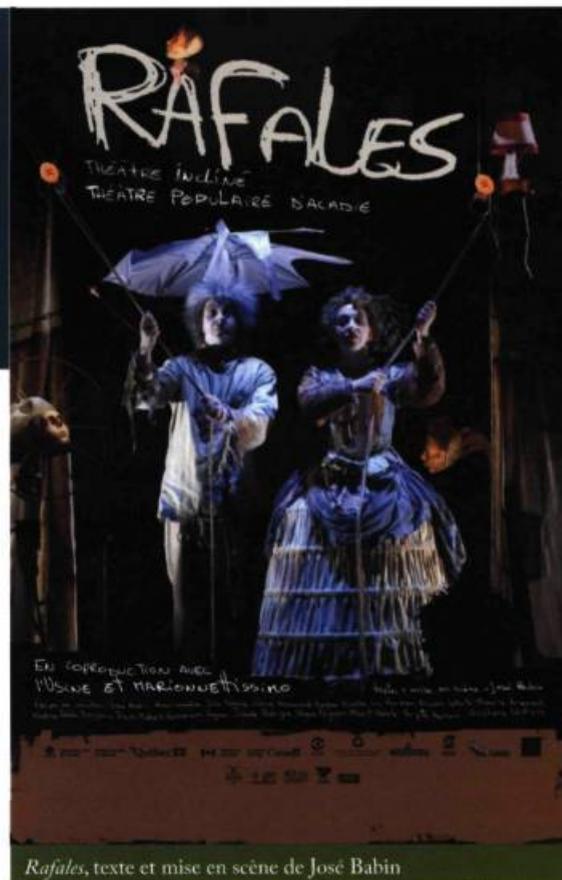
1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lonergan, D. (2008). Compte rendu de [*Rafales* : un spectacle haut en couleurs]. *Liaison*, (142), 47–48.

DAVID LONERGAN



Rafales, texte et mise en scène de José Babin

UN UNIVERS DE RÊVE sur des costumes de fête. Une scénographie ingénieuse pour une utilisation imaginative. Des personnages hors du temps pour une réflexion sur le temps. Le tout enrobé dans une atmosphère de brume, sur des sons de bord de mer.

Ainsi se présente *Rafales*, la production du Théâtre populaire d'Acadie et du Théâtre incliné de Montréal en collaboration avec l'Usine, un lieu conventionné dédié aux Arts de la rue, et le Festival international de formes animées Marionnettissimo, tous deux installés à Tourneville, à proximité de Toulouse (France).

C'est d'abord par l'étrange beauté de ses formes que nous atteint ce spectacle. Car *Rafales* est avant tout un jeu de formes et de lumières dans lequel dialogues, danse, marionnettes et théâtre d'ombres, bien appuyés par une excellente bande sonore — la musique est de Nicolas Letarte —, nous entraîne dans un climat vaporeux et fascinant tant les trouvailles scéniques sont intéressantes.

Sur scène, quatre personnages: Anita (Claire Normand), Marguerite (José Babin), Mathias (Alain Lavallée) et Pokeshaw (Julie Duguay). Quatre morts enterrés dans le cimetière des

«affreux», que la mer gruge lentement et finira par faire disparaître. La pièce s'ouvre sur la disparition de Marguerite, emportée par la mer: privée de ses os, elle disparaît de la mémoire des autres. Car là est le thème de cette pièce: la mémoire des autres, vivants ou décédés, est notre unique mode de survie après la mort. Curieuse pièce donc, qui nous entraîne dans l'onirisme.

Ponctué par les appels d'Anita, véritable chef du cimetière, chacun des quatre personnages vient raconter ce qui lui a valu d'être enterré dans ce lieu écarté, loin du cimetière «normal». Bien que cette intrigue en quatre temps donne son ossature à la pièce, elle demeure secondaire à la forme que prend le spectacle.

L'histoire de ces quatre personnages est née d'une série de nouvelles écrites par Maurice Arsenault, José Babin, Albert Belzile, Brigitte Harrison, Alain Lavallée, et Christiane St-Pierre, et toutes inspirées par différents lieux de la Péninsule acadienne. José Babin a ensuite extrait de ces textes les quatre personnages susnommés et leur histoire. Mais là ne s'arrêterait pas le défi: si Claire Normand et José Babin sont comédiennes, Julie Duguay, elle, est

danseuse et Alain Lavallée, marionnettiste. Par conséquent, deux rôles parlants, un rôle dansé et muet, et un rôle axé sur la manipulation de diverses formes de marionnettes et de jeux d'ombres comptant un minimum de paroles. Cette distribution a donc un effet direct sur la façon dont se présentent les personnages, sur ce qu'ils sont. Ainsi Mathias est un être d'exception, fou ou en marge et Pokeshaw, une Amérindienne dont le texte nous sera livré en mi'kmaq sur une bande sonore par un autre interprète tandis que Duguay interprétera par la danse ce qui est dit.

Les effets sont nombreux et captent l'attention. Jeux de cordages et de voiles, bruits et vents de mer, transformation des éléments scéniques selon les besoins du scénario, le tout présenté d'une manière fluide et fort agréable à regarder: ce spectacle est d'abord conçu pour les yeux, l'ouïe ne venant qu'enrichir ce que le spectateur voit sur scène.

La transposition en corps de ces morts réduits en ossements (après tout Marguerite est morte en 1740) se fait par les costumes de Luc Rondeau, inspirés de l'époque classique mais littéralement en lambeaux — ce qui ne les empêche pas d'être beaux. Chaque



Alain Lavallée et José Babin
du Théâtre incliné
Photo: Robert Etcheverry

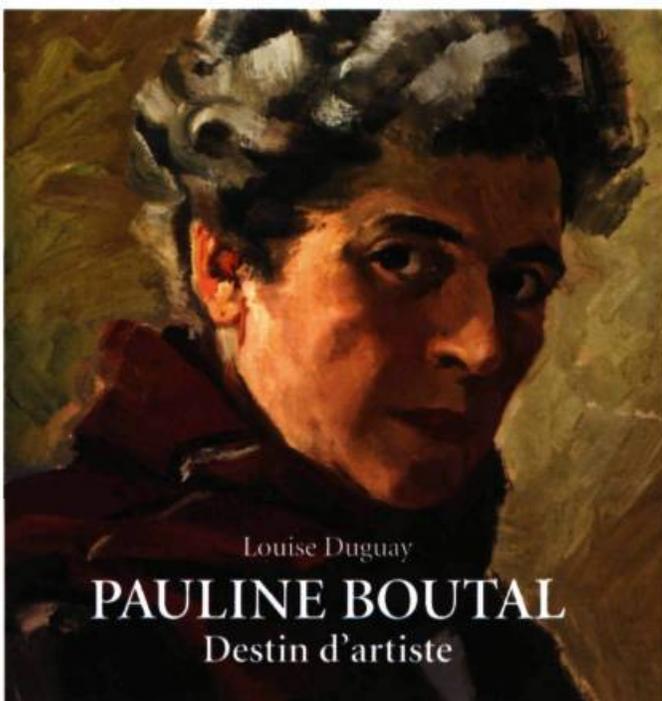
personnage se promène avec son crâne sous le bras, représentation de ce qu'il est, ce qui donne l'occasion d'une utilisation ingénieuse par l'addition de masques. Le monde de la marionnette est totalement intégré aux personnages réels, et les interprètes glissent d'un univers à l'autre avec aisance et précision.

Toutes les trouvailles techniques réussissent à camoufler, tant bien que mal, la grande faille du spectacle, à savoir le texte. Car ce n'est pas tout que de créer des personnages colorés et des situations originales. Bien que, à tour de rôle, les personnages présentent leur histoire, illustrée par des marionnettes de divers types, le texte ne réussit pas à nous convaincre de la tragédie qu'ils ont vécue. S'ils sont enterrés dans ce cimetière, c'est qu'ils ont été jugés comme des parias, des rejetés, des non conformistes. Marguerite s'est suicidée à la suite de la disparition en mer de son mari pêcheur, Pokeshaw a été assassinée à la suite d'un viol, Mathias est mort des suites d'électrochocs, et Anita a été condamnée injustement pour le meurtre d'une famille qui louait sa maison. À cela s'ajoute toute la question du temps et de la mémoire que l'on a ou pas de nos prédécesseurs: nous ne mourrons totalement

que lorsque plus personne ne se souviendra de notre passage sur Terre. Comme aucun des quatre personnages n'a de descendance, personne n'a gardé le souvenir d'eux. Seule, leurs tombes les empêchent de s'évanouir tout à fait. Or la mer qui gruge fera bientôt disparaître ces dernières.

Ces intrigues posent des problèmes ontologiques et sociaux importants, qui sont riches en possibilités théâtrales; dans *Rafales*, elles demeurent toutefois à l'état d'esquisses. La beauté de la forme a donc malheureusement eu le dessus sur la réflexion. ||

David Lonergan enseigne le journalisme et l'histoire du théâtre à l'Université de Moncton depuis 2001. Il a publié divers ouvrages dont Les Otages (théâtre, Éditeq, 1987), Blanche (roman, Guérin, 1989), La Bolduc, la vie de Mary Travers (biographie, Triptyque, 1992), La création à cœur: l'histoire du théâtre l'Escaouette (La Grande Marée, 2000) et L'homme qui était sans couleurs (conte, Bouton D'Or Acadie, 2003). Depuis 1994, il tient une chronique sur la production culturelle acadienne dans le quotidien L'Acadie Nouvelle et il a publié plusieurs articles sur la littérature acadienne.



Louise Duguay
PAULINE BOUTAL
Destin d'artiste



Les Éditions du Blé

ISBN 978-2-923673-00-4 64,95\$ direction@editionsduble.ca (204) 237-8200

Peu de femmes ont mené une vraie vie d'artiste dans l'Ouest canadien au cours de la première moitié du 20^e siècle. Pauline Boutal (1894-1992) en a mené trois: dans l'art graphique, dans l'art visuel et dans le théâtre.